

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

L'EXCEPTION

*Roman traduit de l'islandais  
par Catherine Eyjólfsson*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

*ℒException*  
s'inscrit dans notre  
**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE**  
**DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Titre original :  
*Undantekningin*

© Auður Ava Ólafsdóttir, 2012.  
© Zulma, 2014, pour la traduction française ;  
2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *ℒException*  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*Pour Al*

NOUS VOULONS ÊTRE  
LES POÈTES  
DE NOTRE VIE et d'abord  
dans les choses les plus modestes  
et les plus quotidiennes.

Nietzsche, *Le Gai Savoir*

IL N'Y A QUE TROIS PIEDS  
ENTRE

LE CORBEAU et mon mari et au moment où celui-ci dénoue le fil de cuivre du bouchon de champagne, l'oiseau déploie ses ailes d'un noir d'encre sur la balustrade du balcon et prend son essor dans l'obscurité polaire. D'habitude ils sont deux – un couple de corbeaux –, cette fois solitaire, l'oiseau donne l'impression d'être étonnamment lourd, comme un antique bombardier. Je devine au mouvement de ses lèvres que mon mari me parle, mais sans l'entendre ; le bruit des feux d'artifice qui dégringolent du ciel embrasé l'oblige à se répéter. Il me regarde bien en face, braquant vers moi la bouteille comme un fusil sur sa cible, puis il se détourne et fait sauter le bouchon en direction du sorbier. Il verse le contenu rosé dans deux verres et m'en tend un ; sa main tremble, son visage est parcouru de frémissements comme s'il allait pleurer. En chemise blanche, dehors, par moins dix degrés, il doit être transi. Je débarrasse les restes d'un ragoût de veau au vin rouge, je relève un peu ma robe longue vert bouteille et sors le rejoindre, bras nus, dans le froid mordant. Les jumeaux dorment à poings fermés dans leurs lits à barreaux, à l'étage au-dessus. Plus tôt dans la soirée, chacun a eu le droit d'allumer son étoile filante.

Je demande alors à l'homme de ma vie :

— Que disais-tu à propos de Flóki ?

Dans chaque jardin et sur chaque balcon se déroule à ce moment même la bataille décisive entre l'année révolue et la nouvelle, ce qui explique que je n'ai pu l'entendre. Il répète alors distinctement :

— Pardonne-moi, mais je l'aime. Tu es la dernière femme de ma vie.

Je me tiens là, en escarpins dans la neige craquante, sous une pluie de pétards multicolores, en proie au roulis tandis que le balcon fait des vagues. Mon cœur, cette pompe sanguinolente endiablée, bat la chamade, tandis que j'essaie de focaliser mon attention sur le sorbier.

— Qu'est-ce que tu veux dire en me racontant que tu aimes Flóki ? Je croyais que vous étiez collègues.

— Oui, et amants.

— Mais nous, on est mariés depuis onze ans. Mon mari regarde derrière moi dans le noir.

— Tu devais bien t'en douter, dit-il.

— Non, je ne savais rien.

— Tu me regardais quelquefois comme si. On ne sait jamais à quoi pense une femme.

— Mais il a réveillé avec nous ce soir.

— Oui, il a réveillé avec nous ce soir.

Peu avant minuit, notre ami célibataire s'était soudain rappelé qu'il avait promis de faire un saut chez sa mère au moment où la nouvelle année s'annoncerait et, après nous avoir remerciés pour cette bonne soirée, il s'en était allé. Restait encore à savourer le dessert, un tiramisu qui attendait dans un joli saladier sur la table. Avant de prendre congé, il m'avait suivie dans la cuisine et, en me posant une main sur l'épaule, m'avait complimentée sur l'osso buco, curieux de

savoir si c'était du fenouil frais que j'avais mis dans la sauce.

— Cette relation dure depuis longtemps ?

— Dans une certaine mesure, depuis le quinze avril dernier.

Je ne lui demande pas ce qui s'est passé le quinze avril mais pourquoi il a choisi pour l'heure de vérité l'ultime soir de l'année, cette cloison diaphane du temps qu'on associe au nouvel an et qui serait totalement invisible si la coutume ne la gonflait démesurément avant qu'elle n'éclate en lambeaux.

— J'avais envisagé de te le dire cet été, mais je n'ai pas trouvé le bon moment, déclare mon spécialiste en géométrie du temps biologique.

— Et tu trouves que c'est maintenant le bon moment, le soir de la Saint-Sylvestre à minuit moins onze, dis-je avant de boire une gorgée du breuvage rose.

— Oui, comme ça nous pourrons tous deux commencer symboliquement une nouvelle vie demain jeudi, premier janvier.

Et il se détourne, le verre à la main, pour s'accouder à la rampe de fer glacée et scruter un point dans le jardin, les muscles tendus sous la chemise fraîchement repassée. Perla, notre voisine de l'entresol, se tient sur la pelouse une torche à la main, en robe violette, les cheveux relevés, une cape de fourrure sur les épaules. La neige y dépose des paillettes d'argent qui scintillent dans le noir. Vues du balcon, ses chaussures semblent émerger directement de la fourrure.

— Tu es l'exception de ma vie, dit-il. Je me sentais bien avec toi mais je savais que ça ne pourrait pas durer éternellement.

J'hésite.

— Est-ce qu'il y a un rapport avec le fait que vous portez le même prénom ? Flóki, ce n'est pas courant.

— Non, Flóki, ce n'est pas un prénom courant.



## AU BAS DE LA RUE

### IL Y A

UN TERRAIN VAGUE qui s'étend jusqu'à la grève balayée par l'océan noir et boursouflé. Je tourne les talons, ma coupe de champagne à la main, j'ouvre la porte d'entrée et je sors dans la nuit verglacée, traversant au pas de course la rue tout enfumée par les explosions de pétards. Jamais autant de soleils ne se sont épanouis sous la sombre voûte céleste. Je survole du regard nos voisins rassemblés autour d'un feu de joie, en surplomb du rivage. Perla se trouve parmi eux ; un peu à l'écart, elle se distingue des autres. Le bas de sa robe longue dépasse d'un manteau rouge. Plus intéressés par la naine que par le brasier, les enfants se pressent autour d'elle. J'ai les bras nus dans ma robe de soie sans manches. Le jeune homme qui loue une pièce à l'entresol de la maison derrière les groseilliers, et qui par deux fois nous a aidés à retrouver la chatte, semble m'avoir remarquée – et il n'est pas le seul. Le verre à la main, me frayant un chemin en zigzag au milieu des manteaux laineux, des doudounes et des bonnets velus, je me faufile vers les flammes, au plus dense de la foule, si près du brasier que j'en éprouve la brûlure sur mon visage, de la fumée âcre plein les yeux. Je déambule en escarpins sur la glace et me fiche de ressentir comme des bris de verre sous la plante de mes pieds.

Mon mari a suivi mes empreintes ; il émerge de l'obscurité enfumée en bras de chemise. Je sens son souffle sur mon oreille, plus rapide que d'habitude. Il dépose mon manteau sur mes épaules. Il est clair qu'on nous observe.

— Viens, dit-il, tu vas prendre froid.

— Je ne savais pas que c'était la dernière fois.

— Quelle dernière fois ?

— Que nous avons couché ensemble. Je ne savais pas qu'hier serait notre dernière nuit. J'aurais aimé le savoir, que c'était la dernière fois.

— D'accord, dit-il alors, rentrons.

Il marche devant moi à pas rapides et s'engouffre bientôt par la porte restée ouverte. Je le suis dans l'escalier et jusqu'à la chambre. Il fait tomber la guillotine blanche du store sur le rebord laqué de la fenêtre. Il a déjà commencé à se déshabiller au moment où j'entre.

— Je ne te garantis rien. On m'attend, je n'ai pas beaucoup de temps.

Il ne dit pas : Nous mourrons ensemble au moment où l'univers explosera.

Après, il reste un petit moment allongé, immobile, comme s'il retenait son souffle sur le drap froissé, les lèvres contre mes omoplates. Puis il inspire profondément et je sens son souffle chaud dans mon cou ; peut-être s'est-il endormi, peut-être est-il trop fatigué pour me quitter vraiment et sortir du placard, comme on dit chez nous des gens qui font leur *coming out*. Il ramène brusquement ses mains vers lui, se tourne sur le dos et observe le plafond. Puis il s'assied et enfile son pantalon sans un regard vers moi.

— C'était donc la dernière fois, dit-il. Maintenant tu le sais.

Dans l'embrasure de la porte de notre chambre où il se tient à contre-jour, je remarque qu'il a remplacé sa chemise blanche par une violette. Je repêche la couette tombée au sol et me la remonte jusqu'au menton.

— Depuis quand est-ce que tu t'intéresses aux hommes ?

— Avant de te connaître, j'étais plus porté sur les hommes. Mais quand même disposé à essayer avec une femme. La première fois, c'est un seuil à franchir ; après on sait où l'on va. Mais je n'avais pas prévu de tomber amoureux.

— Tu voulais avoir des enfants.

— Oui, dit-il. Pour mourir sans regret, j'avais envie d'être père.

Il attache le dernier bouton de sa chemise et se passe la main dans les cheveux.

— Pardonne-moi de n'avoir pas réussi à t'aimer jusqu'au bout, dit-il. Je vais m'installer chez Flóki.

Peu après, j'entends la porte d'entrée claquer derrière lui.

IL EST  
TROIS HEURES  
ET UN CALME PLAT

S'EST INSTALLÉ sur l'île, comme après le passage d'une forte dépression atmosphérique. À quatre heures, le petit me rejoint dans le lit, avec son lion en peluche et sa sœur dans son sillage. J'entends du remue-ménage à l'entresol. Perla n'est pas couchée. J'étale l'édredon sur les enfants endormis avant d'enfiler un gros pull-over sur ma robe verte. Puis je vais chercher au frigo la bouteille de champagne entamée ainsi que le saladier de tiramisu et j'ouvre la porte sur la nuit bleue. Dehors règne un silence inquiétant ; pas âme qui vive dans la rue submergée de brume. Après les explosions ininterrompues des dernières heures, le feu de joie s'est éteint. Tout le monde se repose maintenant. Je cherche des yeux la jeune chatte de la maison tout en descendant les marches glissantes qui mènent à l'entresol. Comme je m'en doutais, il y a de la lumière chez notre voisine. On peut lire à sa porte, gravé sur une plaque dorée :

*Perla D. Sigridardóttir*  
*Psychanalyste*  
*Conseillère familiale et conjugale*

Juste en dessous a récemment été ajouté le mot *écrivaine*, griffonné sur un bout de papier en petites lettres au stylo à bille rouge.

Notre voisine de l'entresol a brusquement fait son apparition il y a deux ans, après un long séjour à l'étranger. Un soir, alors que nous nous apprêtions à sortir, nous vîmes par la fenêtre de son logement une personne d'un peu plus d'un mètre de haut juchée sur un escabeau en alu, occupée à laquer de rose les placards de sa cuisine. Bien que l'existence de la naine nous soit perceptible au quotidien d'une façon ou d'une autre, un certain mystère entoure sa situation, en particulier ses nombreuses années passées à l'étranger. Perla assure en tout cas qu'elle n'a jamais fait partie d'une troupe de cirque. Elle travaille à domicile et partage ses vingt-quatre heures entre le conseil conjugal le jour et l'écriture la nuit, n'ayant besoin que de très peu de sommeil. Bien qu'elle fasse allusion à sa clientèle, nous n'observons jamais d'allées et venues aux abords de l'entresol ; à l'entendre, elle se serait spécialisée dans le conseil conjugal en ligne.

— C'est bien plus facile pour tous ceux qui ne tiendraient pas le coup assis une heure entière dans la même pièce que leur conjoint, dit-elle.

Comme nous n'avons nulle part vu son nom associé à quelque ouvrage publié, Flóki et moi nous sommes demandé à quelle sorte d'écriture notre voisine pouvait bien se livrer. Nous l'avons interrogée une fois à ce sujet et elle nous a expliqué comment elle partageait ses nuits : une partie consacrée à la rédaction d'ouvrages théoriques, l'autre aux œuvres de fiction. Nous n'avons trouvé aucun de ses livres en librairie pour la simple raison qu'elle écrit pour

le compte d'un célèbre auteur de romans policiers. Tenue d'observer la plus stricte confidentialité, elle ne pouvait évidemment nous en dire plus.

Je sonne à la porte.

La conseillère conjugale m'ouvre, vêtue d'un peignoir à motif de dragons, ses épais cheveux blonds relevés en un gros rouleau sur le sommet du crâne.

— J'ai entendu un bouchon sauter en début de soirée, me déclare-t-elle d'emblée, et je m'étonnais de n'avoir pas été invitée à venir trinquer comme l'an passé.

Je la suis dans la cuisine avec la bouteille et le saladier. Il est rare que je descende chez notre voisine, mais elle monte en revanche volontiers nous emprunter quelque chose ; aujourd'hui même, une ampoule de quarante watts et du fil rouge pour recoudre un bouton à son manteau. Avant-hier, un tournevis et, un peu plus tard, des vis. Lorsqu'elle s'est présentée la troisième fois pour réclamer la perceuse, Flóki est descendu et a fixé pour elle une étagère destinée à ses livres sur l'interprétation des rêves.

Bien que notre voisine ait à plusieurs reprises déclaré n'apprécier que modérément les enfants, elle a deux ou trois fois gardé les nôtres au pied levé, quand la baby-sitter nous faisait faux bond. Avant de quitter la maison, nous nous arrangeons pour que les petits soient déjà en pyjama et de préférence endormis. En laissant sur la table une assiette, de quoi manger, une bouteille de vin rouge et un tire-bouchon. Notre voisine apporte son propre DVD, un film d'horreur à visionner pour son travail. La dernière fois Flóki avait dû la raccompagner dans l'escalier, elle prétendait avoir peur du noir, mais la vraie raison était qu'elle avait sifflé toute la bouteille.

— J'ai commis tant de crimes sur mon ordinateur, dit-elle, que c'est à peine si j'ose encore sortir la nuit.

Je pose donc le saladier de tiramisu sur la table de la cuisine tandis que Perla va chercher des assiettes et des verres. Elle se sert une bonne portion de dessert, quant à moi, je n'ai plus d'appétit. Un coup d'œil alentour suffit à m'assurer qu'on ne cuisine pas beaucoup à l'entresol ; Perla nous a d'ailleurs avoué que ses compétences en art culinaire se limitaient à fricasser des œufs au bacon.

— J'ai bien vu que tu étais bouleversée, ce soir, dit-elle. En robe décolletée, les épaules nues, et avec des escarpins à talons de dix centimètres dans les congères. Je n'ai pas pu éviter non plus de voir Flóki sortir il y a trois quarts d'heure quand une jeep noire est venue le chercher.

Sans même m'en rendre compte, je me mets à raconter à la conseillère conjugale comment l'homme avec qui je suis mariée depuis onze ans m'a quittée pour un homme.

— Il dit qu'il est amoureux.

Perla déguste son tiramisu, tandis que je poursuis.

— Comment cela a-t-il pu arriver, c'est incompréhensible, j'étais heureuse en ménage, mère de deux enfants, Flóki était mon meilleur ami, tout le temps à me dire des mots gentils, je pouvais lui parler d'aide humanitaire, il faisait la cuisine et lavait la vaisselle, il arpentait la chambre avec les petits dans les bras, la nuit, quand ils faisaient leurs dents, il leur donnait le bain et les mettait en pyjama, il jouait avec eux, il a pleuré à leur naissance, il se rappelait toutes nos dates d'anniversaires, il est sorti dimanche matin avec les jumeaux pour que je puisse dormir, et au retour il est passé par la boulangerie pour m'acheter un petit pain

aux graines de cumin, il m'a offert dix roses rouges avant-hier, non, je n'avais aucun soupçon, c'est le plus bel homme que je connaisse, les autres font pâle figure en comparaison, ils peuvent certes être de bons pères, mais sûrement pas de si bons amants ; non, je n'aimerai jamais plus.

J'enfouis mon visage dans mes mains.

— Sans m'être moi-même rendue sur les lieux du crime, s'autorise Perla, pas mal d'autres indices concouraient à vous désigner comme un ménage modèle. Vous sembliez être un couple très uni, peut-être le plus beau de la rue. En tout cas du côté des numéros impairs.

— Flóki était un père formidable.

— Et il continuera de l'être, espérons-le.

— Nous ne nous disputons jamais.

— C'est vrai, je n'ai jamais perçu de conflit de l'autre côté du mur.

Elle boit une gorgée avant d'ajouter :

— Même pour un spécialiste en unions à risques, il était impossible de déceler dans l'air le moindre signe inquiétant. De toute évidence la passion flam-bait avec ardeur à l'étage.

Elle remplit à nouveau son verre.

— Sauf s'il s'agit d'une consultation évidemment... Auquel cas je ne bois pas.

— Ils ont le même prénom, dis-je.

— Oui, difficile de comprendre à quoi ça rime.

— Son ami – l'autre Flóki – a dîné avec nous ce soir.

En y repensant, mon mari n'avait pas beaucoup d'appétit, contrairement à notre invité. Et puis celui-ci a dû brusquement partir et j'ai eu l'idée d'appeler Perla pour profiter de sa part de dessert, mais



je ne me souviens plus si je l'ai formulé ou non. Il me semble que je n'avais pas encore goûté au champagne quand mon mari m'a annoncé qu'il devait être conséquent avec lui-même. Y avais-je goûté ou pas ? Est-il plausible que j'aie bu du champagne pendant que mon univers se disloquait, que nos onze années de mariage soudain pulvérisées sous la voûte céleste se dispersaient dans l'espace – vision d'un instant et puis adieu ? Est-il vraisemblable que je me sois tenue près du sapin décoré, en robe échancrée, à siroter du champagne pendant que le ciel s'embrasait, que des éclairs jaillissent du brasier à cent mètres de là, dans la ligne de mire de la fenêtre du salon, comme en plein cataclysme ou en pleine guerre civile ? Maintenant, avec le recul, j'ai l'impression que les Flóki étaient tous les deux dans le salon quand nous nous sommes souhaité la bonne année avant de trinquer au champagne sous les étoiles filantes.

Perla se ressert du tiramisù pour la troisième fois. Je remarque que la fenêtre de sa cuisine est ornée d'une guirlande de Noël à ampoules rouges.

— Si c'était une femme, je pourrais me battre pour le garder, dis-je en conclusion.

Je décline l'offre d'un supplément de champagne, tandis que Perla remplit son verre et replace la barrette de ses cheveux.

— Oui, mais reste le problème de l'inclination sexuelle, qui est d'une autre nature. C'est un de ces cas de figure où ce que tu as pu faire ou pas n'a aucune importance.

Les yeux clos, il me semble entendre un faible miaulement dans la nuit.

— En revanche, poursuit-elle, je ne ferais pas honneur à ma profession si je disais que le penchant

sexuel de Flóki me prend tout à fait au dépourvu.

— Que veux-tu dire ?

— Puisque tu insistes, c'est vrai qu'un jour en regardant par la fenêtre de la cuisine, j'ai aperçu Flóki et son collègue en train de bavarder dans l'allée. Je ne me rappelle pas ce qu'ils disaient, du reste la fenêtre était fermée, mais ce qui m'a frappée c'est que tout en discutant le collègue de ton mari lui arrangeait le col de sa veste. C'est d'ailleurs la première question que je pose à un patient lorsque s'éveille en lui le soupçon d'une infidélité : quelqu'un aurait-il récemment épousseté l'épaule de votre conjoint ? Voilà le signe infailible qu'une autre personne a commencé à s'occuper de lui. On ne tripote pas le col de son collègue dans la rue sans qu'il y ait anguille sous roche.

La tête me tourne et les placards roses de la cuisine font des vagues.

— Et puis il y a la voiture, poursuit Perla.

— Quelle voiture ?

Elle m'avoue avoir remarqué ces dernières semaines une jeep foncée roulant au ralenti, soir et matin, devant la maison. Elle parierait volontiers qu'il s'agit de la même voiture que celle qui est venue chercher Flóki cette nuit.

— Quand on évolue dans le monde du polar, on développe une faculté d'attention très spéciale aux comportements récurrents. C'est incroyable le nombre de gens qui espionnent leur prochain à leur insu. Ils veulent savoir où on habite, ce qu'on lit, comment on fait la vaisselle.

Perla vide le fond de la bouteille dans son verre.

— Nous sommes mariés depuis onze ans, lui dis-je. Flóki était l'homme de ma vie.

— Oui, onze ans, c'est un bail. Un mariage réussi ne dure pas forcément jusqu'à la tombe. La durée n'est d'ailleurs pas un critère de qualité. Une union plus courte peut donner lieu à de très beaux souvenirs, comme un feu d'artifice ou un jaillissement d'étincelles.

Elle s'est levée.

Je la suis des yeux tandis qu'elle ouvre le robinet, déplace le marche-pied et y grimpe, un verre à la main, pour arroser une plante sur l'appui de fenêtre. La faible tige verte à laquelle elle prodigue ses soins dépasse à peine de son pot.

— C'est de la menthe, dit-elle. Il y a deux feuilles sur la tige et deux autres sur le point de sortir. La plante pousse mieux depuis que j'ai installé la guirlande lumineuse ; c'est le seul moyen de s'adonner à la culture potagère au pays des nuits obscures. La prochaine fois, je t'inviterai à boire un thé à la menthe.

Elle m'explique qu'il y a deux réglages possibles pour la guirlande : continu ou clignotant.

De cette façon, elle est allumée.

Et là, elle clignote.

— Quand elle clignote, ça veut dire que je suis en réunion de travail avec mon auteur de romans policiers.

J'ai des flocons noirs devant les yeux, un bourdonnement dans les oreilles et il ne me paraît pas impensable que je sois en train de tomber dans les pommes. Et si les enfants se réveillaient ? La petite pourrait avoir l'idée de mettre ses bottes et de courir dans la neige pour chercher sa mère, et puis rester là en pyjama sous la lune glaciale.

Je me lève à mon tour.

— Est-ce que ça vaut la peine de consulter un conseiller conjugal, je veux dire ensemble ?

— Il me semble que Flóki a déjà pris sa décision. Elle hésite.

— Crois-en mon expérience, quand un couple va voir un conseiller, c'est que l'un des deux a déjà décidé de divorcer. Ça n'est qu'un simulacre destiné à apaiser la mauvaise conscience de celui qui s'en va. Lequel ne prend même pas la peine d'éteindre son portable pendant la séance.

Je dis à Perla de garder le saladier.

— D'accord, il est peu probable que l'appétit te revienne au cours des prochains jours. Ce serait dommage de laisser le tiramisù se perdre, dit-elle en ouvrant un frigo qui paraît bien vide.

Perla me fait passer par la buanderie commune pour remonter et elle m'emboîte le pas. Elle en a sa claque des romans policiers. Elle envisage de voler de ses propres ailes, de publier enfin sous son nom après bientôt une décennie à faire le nègre pour un autre.

— Sans même avoir à faire mourir des gens, c'est déjà bien assez dangereux d'écrire.

D'ailleurs elle vient de s'y mettre. Ce qui l'oblige une fois de plus à partager son temps et donc à réserver un huitième des vingt-quatre heures à ce nouveau projet, sans compter qu'elle a déjà plus d'une œuvre littéraire en chantier. Elle se rend bien compte que cela peut paraître étrange, mais le troisième chapitre de son roman rappelle de manière troublante ce que sa voisine est en train de vivre. En outre, un heureux hasard veut qu'elle soit également plongée dans la rédaction d'un manuel sur le mariage dont elle pense qu'il attirera l'attention par son traitement inhabituellement hardi du sujet.

Il m'est impossible de lui souhaiter une bonne nuit sans l'interroger sur ce qui me préoccupe.

— Qu'est-ce que cela révèle sur moi, le fait que je n'aie rien remarqué ?

— Rien.

Perla ramasse deux pinces à linge tombées par terre.

— Qu'est-ce que révèle sur moi, en tant que femme, le fait que je n'aie pas su voir que mon mari était homo ?

— Rien.

Les cordes sont chargées de linge. Voilà deux jours que je l'ai sorti de la machine, ce serait une bonne occasion de le remonter, mais je ne le fais pas. Perla s'adosse à la machine à laver et lève les yeux sur ma lessive.

— Sans réelle vue d'ensemble sur ce qui se passe dans l'intimité calfeutrée d'une chambre à coucher, un écrivain peut conjecturer, au vu de divers signes extérieurs, comme des sous-vêtements de luxe en soie aux couleurs chatoyantes, que la vie conjugale à l'étage supérieur n'était pas totalement dépourvue de fantaisie.